

Colombe

Christine Van Den Hove

An extract pp 7-12; 117-120; 188-190

Original title Colombe
Publisher Kartonnen Dozen, 2019

Translation Dutch into French
Translator Noëlle Michel

© Christine Van Den Hove/Noëlle Michel/Kartonnen Dozen/Flanders Literature – this text cannot be copied nor made public by means of (digital) print, copy, internet or in any other way without prior consent from the rights holders.

p 7-12

1

Je ne sais pas quel est mon âge exact. Je sais seulement que je suis vieux. Je le vois à l'aspect de mes mains, à mes doigts tordus, à ma peau ridée et aux taches brunes sur leur dos, à mes paumes aux callosités ramollies. J'ai beau tendre les doigts au maximum, ils restent courbés. Ils ont encore la force de tenir un bol de soupe ou de rompre un quignon de pain. Ils n'ont plus celle de ramasser des pierres pour construire un mur.

Assis sur ce banc dont j'ai scié et assemblé les planches de mes propres mains voilà des lustres, je regarde travailler les hommes. Ils apportent des pierres. Ils les répartissent en trois tas, des plus petits galets aux plus gros cailloux. Les pierres plates sont rangées à part. Pour plus tard, pour le toit.

Un type à la silhouette trapue aligne des pierres en rang, les autres l'observent. La façade nord s'élève. L'église sera orientée vers le sud, comme toutes les maisons d'ici.

Ma maison aussi est tournée vers le sud. À l'époque, je n'y ai même pas réfléchi. Il y avait déjà eu une habitation à cet endroit, elle était orientée de la même façon. C'était un simple carré avec une ouverture vers le soleil et au fond, un coin noir de suie, qui avait sans doute été unâtre. Il ne restait plus que le bas d'un mur, trois ou quatre rangées de pierres. Je les ai laissées en place et j'ai construit par-dessus.

Ils procèdent de la même façon, ces hommes. Je ne les connais pas. J'ai connu leurs pères, mais avec eux, je ne parle pas. Ils ne viennent pas chez nous, nous n'allons pas chez eux. Sauf quand quelqu'un meurt. Alors ils débarquent tous, hommes, femmes, enfants. Une vingtaine de personnes, ou une trentaine, voire une quarantaine. Ils viennent rendre hommage au mort. Les femmes et les enfants rentrent chez eux en silence. Les hommes restent pour la veillée.

Ma femme sait comment ça se passe. Nous n'avons pas besoin d'en parler.

Parfois, quand elle a fini de vaquer à ses occupations, elle vient s'asseoir près de moi et nous regardons ensemble le déroulement des travaux de fondation de l'église. Ils commencent généralement le soir, quand les activités de la journée sont terminées. Les hommes sont à l'œuvre jusqu'à la tombée de la nuit. Ensuite, ils rentrent chez eux, et nous aussi. Nous avalons une soupe au thym et nous allons nous coucher.

La plupart du temps, ma femme se relève au bout d'une heure. Elle pense que je dors. Elle va s'asseoir sur une chaise près du feu qui couve. Elle brosse ses longs cheveux. Lorsqu'elle les lâche, ils lui descendent jusqu'aux genoux. Personne ne l'a jamais vue ainsi. Quand nous nous sommes mariés, ils lui arrivaient à peine aux épaules. Allongé en silence sur le dos, je l'observe attentivement. Ses cheveux ont la couleur des feuilles de chêne en automne. Elle les brosse jusqu'à ce qu'ils brillent. Elle les natte ensuite en une tresse épaisse dans son dos, ou parfois en deux tresses qu'elle ramène sur ses épaules. Pendant la journée, elle

porte un chignon. Le matin, les coudes relevés, elle fait glisser les mèches entre ses doigts et les attache avec des épingles et des peignes en os.

J'aime la regarder. Contempler sa peau claire, encore fraîche, ses yeux baissés sur son ouvrage tandis qu'elle raccommode un accroc dans une chemise. Sa bouche, les épingles qu'elle tient délicatement entre ses lèvres. Chaque fois, je m'émerveille de la façon dont le temps peut panser les blessures, effacer presque complètement une cicatrice. Elle est à peine visible à présent.

Colombe lève la tête d'un air interrogateur. Elle retire les épingles de sa bouche.

« Qu'y a-t-il ? »

Je secoue la tête. Je veux l'emmener avec moi. Ou du moins, le souvenir de son doux visage. Cela non plus, je n'ai pas besoin de le dire. Elle le sait. Elle me laisse l'observer. Elle s'offre à mon regard, comme elle me réserve le pain le plus frais et les morceaux de viande les plus tendres. Comme elle dispose les coussins dans le fauteuil pour moi. Comme elle veille à ce que tous mes vêtements soient lavés, repassés, raccommodés. Comme si je m'apprêtais à partir en voyage.

Est-ce un voyage ? En tout cas, l'heure approche. Je n'ai pas peur. J'espère juste que ça n'arrivera pas trop vite ni par surprise. J'ai besoin d'encore un peu de temps. Quelques jours, quelques semaines, si possible.

C'est à cause du prêtre. La dernière fois, après m'avoir examiné, il m'a demandé si je voulais me confesser. Il a dit que mon cœur était affaibli et que je ferais mieux de régler ce qu'il me reste à régler avant qu'il ne soit trop tard.

J'ai répondu que je n'avais rien à confesser. Il a secoué la tête :

« Si tu ne veux pas que je te confesse, confie-toi à ta femme ou à quelqu'un d'autre. Au pire, adresse-toi à ton chien ou à une chaise ! »

Depuis lors, cette idée me tracasse.

2

Mon tout premier voyage m'a conduit de mon village natal à ce hameau. C'était à moins d'une demi-journée de marche, m'avait-on dit. Le chemin grimpait tout du long. Gravier un sentier pendant plusieurs heures, c'était du gâteau pour un gaillard comme moi, mais je ne m'étais encore jamais aventuré si loin. Un jour, j'avais suivi la rivière sur une longue distance, mais je ne connaissais pas d'autre village, je ne m'étais encore jamais rendu dans la ville voisine ni même au sommet de l'une des crêtes environnantes.

Je n'ai pas fait le voyage tout seul. J'étais accompagné de trois brebis. Elles venaient de chez Julien, le fermier pour qui je travaillais jusqu'alors. D'après lui, elles étaient pleines et me permettraient de me constituer un troupeau dans la montagne. C'était Julien qui m'avait convaincu d'entreprendre ce voyage et de commencer une nouvelle vie, ici, dans les hauteurs.

Je n'avais rien fait de mal. Au contraire, j'avais toujours été loyal envers mon patron, depuis mon plus jeune âge. Quand j'étais petit, j'accompagnais déjà mon père et mes frères aux vergers de Julien pour participer à la cueillette. Ils m'envoyaient sous les arbres cueillir les abricots, les pêches et les pommes qui pendaient aux branches basses. Plus tard, j'ai eu le droit de monter aux échelles. En hiver et au printemps, je donnais un coup de main à la ferme. Il y avait toujours des choses à réparer ou à rénover dans les granges et les bergeries. Rien n'était trop difficile ou trop pénible à mon goût, tout ce que mon patron me demandait, je le faisais.

Mais ce que je préférais par-dessus tout, c'était la compagnie des moutons. Au cours de l'année, je pouvais parfois les accompagner. Le vieux berger qui, comme nous, avait travaillé toute sa vie au service de la famille de Julien, conduisait le troupeau le long de la rivière, à la recherche de prairies à l'herbe tendre. Nous partions parfois toute la journée. Vers la fin du mois d'avril, quand les premières brebis commençaient à marcher les pattes écartées, leurs pis gonflés à en éclater, on m'installait un lit de camp

dans la bergerie et je restais avec les bêtes jusqu'à ce que tous les agneaux soient nés. À ce moment-là, les abricots étaient mûrs et nous commençons la cueillette, qui durait tout l'été. Pendant les vendanges, fin septembre, les jours raccourcissaient rapidement et les nuits se faisaient plus fraîches. Puis arrivait la longue période hivernale, où nous nous réchauffions en abattant des arbres et en empilant du bois.

Sans mes frères, je travaillerais peut-être encore là-bas. Je serais sans doute un vieux berger qui longerait la rivière, accompagné d'un jeune garçon, toujours pour le compte de la ferme, exploitée par l'un des fils ou petits-fils de Julien.

Mais mes frères, Pierre et René, étaient bagarreurs, toujours à chercher des poux à quelqu'un. Quand ils débarquaient chez Julien, les filles de ferme se cachaient. Pierre était le plus grand des deux. René ne lui arrivait qu'aux épaules, mais il jurait pour deux. Ils se querellaient avec tout le monde et, quand ils ne trouvaient personne avec qui se battre, ils passaient leur colère sur moi. Ils étaient frustrés, ils trouvaient que Julien les exploitait et ne supportaient pas de me voir effectuer chaque besogne sans rechigner, sans me plaindre du salaire. Nous étions payés deux fois par mois, et bien, avec ça. Ils dépensaient leur argent et celui de mon père en vin, qu'ils devaient acheter à Julien, à leur grand dam. Avec ma paye, j'achetais du pain noir à une voisine, et parfois un peu d'agneau ou de porc chez Julien. Seul Pierre m'aidait à nourrir la famille en braconnant un lapin de temps à autre. Nous habitons une petite maison qui appartenait aussi à Julien et se dressait en bordure du chemin de terre qui reliait la ferme au village.

Aujourd'hui, je me rends compte que ce n'était pas une vie pour un enfant. Mais j'y étais habitué. J'avais l'habitude de me prendre en charge et même d'assurer la subsistance des autres. L'habitude d'enfiler le matin une chemise déchirée et un pantalon puant. J'ignorais ce qu'était une école, j'apprenais à compter et à calculer à la ferme, et j'y apprenais surtout à me débrouiller. J'avais l'habitude que Pierre me flanque des gifles et que René me secoue comme un prunier. Ma mère ne me manquait pas, parce que je ne l'avais pas connue. Mais tandis que je grandissais, les claques et les coups de pied se sont mis à pleuvoir plus que de raison. Et, quand Pierre et René ont été renvoyés de la ferme, le lendemain d'une bagarre qui avait dégénéré dans la cour, ils se sont vengés sur moi. Le jour suivant, en voyant mon nez cassé et mon visage gonflé, Julien m'a fait entrer chez lui.

« Mon garçon, a-t-il dit, tout cela va mal finir. Il faut que tu partes de là. »

Et il m'a parlé du hameau dans la montagne, où je serais en sécurité et où je pourrais commencer une nouvelle vie. J'avais besoin de réfléchir. Je n'étais jamais allé nulle part et l'idée de quitter le village, et surtout la sécurité de la ferme, m'inquiétait.

p 117-120

15

J'ai précédé Amparo sur le sentier sinueux qui conduisait à la partie la plus large du cours d'eau. L'endroit était désert. Depuis que les hommes avaient construit un lavoir dans le hameau, les femmes n'allaient plus laver le linge à la rivière. De temps en temps, quand il faisait très chaud, quelqu'un allait s'y baigner.

Nous avons choisi un emplacement où nous pouvions nous tremper les pieds. C'était agréable de sentir l'eau fraîche sur nos pieds brûlants. Une fois habituées à la sensation de froid sur nos chevilles, nous sommes allées un peu plus loin. Nous avons relevé nos jupes et avons tenté de les nouer à la taille. Le fond de la rivière était recouvert de galets glissants et le courant était impétueux, de sorte que nous devons nous accrocher aux rochers saillants et nous agripper l'une à l'autre. Nous étions là à chercher notre équilibre, quand je me suis aperçue qu'Amparo pleurait. Elle se tenait à moi d'une main et, de l'autre, elle puisait de l'eau dont elle s'aspergeait le visage, mais ses larmes continuaient de couler. Elle avait les yeux rougis, ses épaules étaient agitées de

secousses. Je me suis rapprochée d'elle et je l'ai doucement attirée contre moi. Elle s'est laissé faire quelques instants, puis s'est libérée et a rejoint la rive. Je l'ai suivie.

Elle s'est assise, s'est séché le visage avec le torchon dont nous avons recouvert les petits pains, et s'est efforcée de réprimer ses sanglots. J'ai pensé que le chagrin d'avoir perdu ses parents l'avait violemment submergé, et quand je lui ai posé la question, elle a hoché la tête avant de se remettre à pleurer.

« Il n'y a pas que ça, a-t-elle dit. C'est parce que... tu habites ici... avec Michel. Je vois que tu es bien, ici. Et moi... j'habite en bas... tu me manques. »

J'ai tenté de passer un bras autour de ses épaules, mais elle m'a repoussée.

« J'avais... si seulement j'étais un homme... a-t-elle ajouté, je t'aurais épousée.

« Moi aussi, je me serais mariée avec toi ! » ai-je répondu avec fougue. C'était la première fois que cette idée me venait à l'esprit et, à ce moment-là, j'ai su avec certitude que je l'aurais effectivement épousée si elle avait été un homme. Et pourtant, dans ce cas, nous n'aurions peut-être pas grandi ensemble. Or, je n'aurais pas voulu renoncer à notre enfance commune pour tout l'or du monde. Je me suis demandé si j'aurais vraiment voulu qu'Amparo soit un homme.

« Mais je n'aimerais pas que tu sois un homme, ai-je conclu, je me serais mariée avec toi si deux femmes pouvaient se marier. »

J'ai ri à cette idée.

« Tu nous imagines, ensemble dans l'église, chacune avec un bouquet de fleurs des champs dans les mains ? » ai-je demandé.

Amparo a ri doucement.

« J'aurais quand même préféré être un homme », a-t-elle répondu, songeuse.

Heureusement, elle avait retrouvé son calme et nous sommes demeurées silencieuses un moment. Amparo s'est alors esclaffée.

« Chacune avec un bouquet de fleurs, et le prier qui nous bénit... » a-t-elle gloussé.

Elle était assise en tailleur sur le sol, sa jupe étalée sur ses genoux pour la faire sécher. Elle s'est penchée en avant et ses épaules ont tressailli de nouveau, de rire cette fois. Son hilarité était communicative et j'ai recommencé à m'esclaffer. Je me suis laissé tomber en arrière, elle m'a imitée. Allongées sur le dos, nous avons roulé en nous tordant de rire, et je ne me souvenais pas que quoi que ce soit m'ait jamais fait autant de bien.

Après avoir ri tout notre soûl, nous nous sommes rassises. J'ai demandé des nouvelles de Vincent, elle m'en a donné avec enthousiasme. Vincent était un don du ciel, selon elle, et elle m'a parlé de ses expériences en boulangerie et en cuisine, ainsi qu'au salon de coiffure de son père. Il avait déjà quelques clients et elle le laissait parfois raser le duvet qui poussait au-dessus de sa lèvre supérieure. Elle a tourné son visage vers moi et a tendu doucement sa lèvre entre deux doigts. Je me suis avancée pour mieux voir et soudain, il y a eu un baiser. Je ne l'ai pas vu arriver, mais il venait autant de moi que d'elle. Nous nous sommes rapprochées, nos lèvres se sont rencontrées, nous sommes restées ainsi un moment. Nous nous sommes écartées puis de nouveau enlacées, joue contre joue cette fois. Sa tête était encore brûlante d'avoir tant pleuré. J'ai enfoui mon visage dans son cou et senti palpiter son sang.

« Je serai toujours là pour toi », ai-je dit, consciente que mes paroles étaient vaines. Elle n'a pas répondu et s'est doucement libérée de mon étreinte. Elle s'est levée, puis a épousseté sa jupe.

Quand nous sommes arrivées à la maison, Michel était assis sur le banc. Je me suis demandé depuis combien de temps il était là.

« Vos jupes sont sales », a-t-il noté. Il a pointé du doigt nos ourlets encore humides, couverts de poussière récoltée en chemin.

« Vous vous êtes baignées ? »

« Nous avons juste trempé les pieds », ai-je répondu.

J'ai trouvé sa question étrange. Je me suis demandé quel chemin il avait emprunté pour rentrer. Celui qui surplombait la rivière ? Avait-il pu nous apercevoir ?

« Donne du fromage de brebis à Amparo », a-t-il dit. Il avait déjà posé sur la table un morceau de fromage dur et un pot de fromage frais. Pour lui, apparemment, il était temps qu'elle s'en aille.

Amparo s'en est rendu compte aussi, elle a pris congé. Je m'apprêtais à la suivre, mais elle a dit qu'elle retrouverait le chemin. Je l'ai crue, même si j'aurais préféré l'accompagner un peu. Elle s'est retournée deux ou trois fois pour agiter la main, je lui ai rendu son salut.

Après avoir dit au revoir à Amparo, j'ai fait demi-tour et je suis rentrée dans la maison. Michel m'attendait, il avait observé nos adieux par la porte ouverte et vu quelque chose qu'il ne connaissait pas. Voilà ce que je pense. Pire encore, cette chose qu'il venait de voir, il savait qu'elle n'existait pas entre lui et moi et qu'elle n'existerait jamais.

p 188-190

6

Et Camille ? Qu'est-elle devenue ? Est-elle encore en vie ?

C'est Camille, la mère de Colombe, qui m'a appris à coudre. Quoique moins adroite que Colombe, j'aimais m'asseoir à table près d'elles. Leur table était en noyer foncé, avec des bords arrondis et polis, et elle fleurait toujours la cire. Camille l'enduisait régulièrement de cire d'abeille, puis remettait à chaque enfant un chiffon, avec lequel nous frottions la surface le plus fort possible. C'est à cette table que nous prenions les repas, faisons nos devoirs et apprenions à coudre.

Dès mon plus jeune âge, je restais souvent manger chez Camille. La nourriture n'avait pas le même goût que chez nous. Camille préparait des potages raffinés et servait toujours des légumes avec la viande. Sa cuisine avait la douce saveur du beurre. Chez nous, tous les plats sentaient l'huile d'olive et l'ail. Quand Colombe partageait notre repas, Camille se plaignait que notre haleine à toutes les deux empestait l'ail.

Chez Camille, aussitôt après le repas, on débarrassait la table que l'on nettoyait avec un chiffon humide. Camille se mettait tout de suite au travail. Nous avions la permission de nous asseoir près d'elle, elle nous confiait de menues tâches. Pour commencer, nous effilochions des chutes de tissu. Les fils servaient ensuite de rembourrage pour confectionner des tissus matelassés, des coussins et des poupées. Puis nous avons appris à broder au point de croix. Une fois nos doigts devenus suffisamment habiles pour réaliser des travaux plus délicats, elle nous a appris à ourler des mouchoirs. Et quand nous avons maîtrisé cette étape, elle nous a autorisées à coudre des ourlets de draps et de jupes. À cette époque, nous avons aussi appris à lire et à écrire. Nous fréquentions la petite école du prieuré. C'était une longue marche depuis chez nous, et nous n'y allions que de temps à autre. Plus tard, une école s'est installée au centre du village, et Colombe et moi nous y rendions chaque matin, comme tous les enfants. Après le déjeuner, les plus petits retournaient à l'école, Colombe et moi restions chez Camille.

Je me souviens qu'un jour, nous avons ourlé des draps pour le berger. Il y en avait plusieurs dans la région, mais quand nous disions « le berger », nous parlions de Michel.

Des draps pour un berger, voilà qui sortait de l'ordinaire. Ils sont censés dormir sur une paille, des fougères ou un lit de camp tressé. Mais apparemment, celui-ci avait un vrai lit. Et donc, une maison. On racontait qu'il possédait son propre troupeau de moutons, et qu'il attendait de pouvoir se marier avec l'une d'entre nous, moi ou Colombe. La rumeur circulait au village, on nous taquinait parfois à ce sujet. Camille disait que c'était n'importe quoi et qu'il ne fallait pas y prêter attention. Elle refusait même que nous l'évoquions. Cependant, Colombe et moi en parlions quand même.

« Tu n'auras qu'à l'épouser, toi », a-t-elle dit un jour.
« Tu es folle, ai-je répondu, je ne me marierai jamais ! »
« Si tu ne te maries pas, tu ne pourras pas avoir d'enfants ! » a rétorqué Colombe. Elle aimait ses deux sœurs et son frère. Moi aussi, j'avais beaucoup d'affection pour eux. J'adorais jouer à la maîtresse avec eux et Colombe.

Plus tard, le berger est venu chercher ses draps. Ils étaient en toile de lin robuste. Nous avions cousu un ourlet tout simple, il n'avait pas besoin de broderies ou de dentelle. Colombe et moi avons entendu le berger entrer, nous avons patienté dans la cuisine. Nous nous demandions ce dont ils pouvaient bien discuter.

« Il vient demander ta main », ai-je dit.

Colombe m'a donné une bourrade.

« Tu es folle ! » s'est-elle exclamée. C'était absurde, en effet. Nous n'avions que douze ou treize ans. Cependant, cette pensée ne m'a plus lâchée. L'idée que le berger allait venir chercher l'une de nous planait comme une ombre au-dessus de nos maisons.

Camille a refusé de nous raconter de quoi le berger lui avait parlé. « Il est venu payer », a-t-elle dit. Nous avons dû nous contenter de cette explication.

Ma mère ne voulait pas non plus entendre parler de la rumeur. Et je ne devais à aucun prix l'évoquer en présence de mon père. Je lui ai tout de même dit que je ne me marierais jamais.

« Tant mieux, a-t-il répondu, nous allons encore avoir bien besoin de toi. »

Ma mère a secoué la tête. Elle pensait que ça finirait par me passer.

Ça ne m'est jamais passé.
